

Dangereuse à courtiser : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 50

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181537>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

la grande fille devient femme. Le premier enfant continue la dernière poupée. Une petite fille sans poupée est à peu près aussi malheureuse et tout à fait aussi impossible qu'une femme sans enfants. »

C'est ce besoin d'affection qui est à peu près toute la femme. Un tuteur avait donné une belle poupée à une petite fille de six ans; peu de temps après, il vint pour juger de l'effet qu'avait produit son cadeau; mais quand il arriva la poupée n'était plus. « Chère petite, lui dit-il, pourquoi donc as-tu brûlé ta poupée? » L'enfant répliqua les larmes aux yeux : « Je lui ai dit que je l'aimais, et elle n'a pas voulu me répondre! »

Les poupées, par malheur, deviennent trop grandes, trop mondaines; leur mise est du plus mauvais goût; encore un peu et elles aborderont le *Laissez-moi tranquille, jeune homme*. Poupées de nos grand'mères, si simples et si modestes en vos atours, qu'êtes-vous devenues? Ah! combien vous rougiriez en voyant celles qui ont pris place au foyer domestique! On dit que beaucoup de femmes leur ressemblent, mais, heureusement, c'est le petit nombre.

D'ailleurs, eu égard à leur prix, ces poupées tapageuses sont d'un placement difficile; d'autre part, toutes les mères ne songent pas à donner de telles compagnes à leurs filles; pourtant qu'elles se montrent vigilantes! — Je ne ris pas; la poupée moderne, avec ses airs précieux, me fait peur; aussi combien je lui préfère l'honnête et bon visage des poupées du vieux temps.

Trois amours pour un cœur.

Je ne crois pas encourir votre blâme,
Si je vous dis que j'aime éperdument;
Aimer, d'ailleurs, est un besoin de l'âme,
Le cœur est faible et succombe aisément.
Oui, de l'amour effeuillant la couronne,
Je me soumets à ses douces leçons,
Et, pour ma part, — que le ciel me pardonne!
J'aime d'amour trois fort jolis garçons!

L'un est parfait : — teint rosé, frais visage,
De grands yeux bleus exprimant la bonté,
Et, dans les traits, ce charme du jeune âge
Qui se traduit par l'amabilité.
Des cheveux blonds encadrant sa figure,
Avec cela, fine main, pied mignon;
Riche, en un mot, des dons de la nature,
Il est des trois le plus joli garçon.

Un autre est brun; parfois la rêverie
Sur son front blanc laisse un pli soucieux;
Mais, à ma voix, plus de mélancolie,
Il me sourit et redevient joyeux.
Pour le troisième, — oh! c'est ma joie intime!
Aussi Dieu sait si nous nous chérissons!....
En aimer trois n'est pas un bien grand crime,
Quand il s'agit d'aussi jolis garçons.

Grands dieux! voici qu'à présent je redoute
La médisance et son funeste effet....
Il me faut donc dissiper votre doute

En dévoilant de mon cœur le secret :

— Le sentiment dont mon âme est ravie
Est pur et saint, — tous nous le bénissons!
Car ceux qui font le bonheur de ma vie
Sont mes enfants, trois amours de garçons.

CHAUVELOT.

Dangereuse à courtiser.

IX

— Eh bien! que pensez-vous de la chose, poursuivit Marco avec son éternel ricanement, voulez-vous tenter la chance et chercher les aiglons? Le moment est spécialement propice en l'absence des maîtres du logis. Il faut agir avec promptitude, car si le père et la mère vous surprenaient à visiter leur nid, ils pourraient vous faire faire, malgré vous, le saut jusqu'au bas des rochers.

En disant cela, Marco plongea les yeux dans ceux du jeune homme, pour chercher s'il y trouverait quelque trace d'émotion.

— J'essaierai, répondit Antonio avec fermeté.

Le vieillard ôta de dessus les épaules du jeune homme le rouleau de corde dont il était chargé, enfonça un croc de fer dans une fente du rocher, y attacha fermement la longue corde, et rappela au jeune téméraire de ne pas oublier son bâton qui, au besoin, pouvait lui être utile pour se défendre, si le père ou la mère des aiglons l'attaquaient. Cela dit, il remit la corde à Antonio qui, après l'avoir saisie des deux mains et s'être assis sur la traverse en bois qui était au bout, quitta le bord du roc, et, suspendu entre le ciel et l'abîme, commença son voyage aérien dont l'idée seule fait frémir. Il eut soin de toujours appuyer les pieds contre la paroi du rocher, afin de ne pas se déchirer contre ses aspérités. Ce fut ainsi qu'en peu de temps il parvint à l'aire, dont les habitants, noirs comme du charbon et aux pieds d'un blanc sale, le fixaient de leurs grands yeux jaunes et ronds, et le menaçaient de leur bec crochu.

Antonio allait saisir les aiglons déjà fort développés, lorsque, regardant en haut, il crut découvrir, sur le fond du ciel, un point noir, lequel, grossissant à vue, s'approchait toujours plus. Il voulut hâter sa besogne, mais les aiglons lui opposèrent une résistance qui ne rendait pas leur capture facile. Il retira sa main ensanglantée du nid. Alors il entendit retentir le cri terrible de l'aigle : « Pfluf, hié, hié, » qui fondit sur lui, et, le saisissant de ses serres, lui mit ses vêtements en lambeaux, tout en l'étourdissant du bruit formidable de ses ailes.

Il fallait de l'intrépidité, car la mère des aiglons, attirée par le bruit, s'approchait à son tour. Avec la force du désespoir, Antonio s'appuya contre le roc, prit son bâton de la main droite, et se tenant ferme à la corde de la main gauche, il chercha à tuer son redoutable adversaire. Il y avait déjà dix minutes que le combat durait. Antonio, les vêtements en lambeaux, le corps ruisselant de sueur et de sang, blessé à la tête par les serres et les ailes de l'aigle en furie, n'avait pu encore lui faire une seule blessure. Dans un mouvement d'angoisse indescriptible, il regarda en haut. Il vit Marco, placé bien à son aise sur le roc, et regardant le combat. Un cri de désespoir s'échappa de la poitrine du jeune homme. Il était clair que le vieillard voulait se défaire de lui, en le laissant devenir la proie des redoutables oiseaux. Il pensa un moment à lâcher la corde et à se laisser aller dans le précipice. Mais la rage du désespoir le prit, et, sans s'inquiéter s'il en perdrait l'équilibre, il asséna un coup terrible sur la tête de son ennemi, qui, tombant lourdement, les ailes étendues, ne tarda pas à disparaître dans l'abîme.

Antonio respira, puis regarda en haut. Le visage ricanneur du vieillard avait disparu; en revanche, il vit le canon du fusil dirigé sur le point où était l'aire.

— Cet homme est le diable en personne! murmura Antonio. Mais, en tout cas, il n'aura pas le triomphe de dire m'avoir vu trembler.

Et, avec un courage concentré, sans tenir compte des serres ni des coups de bec de ses ennemis, il prit, l'un après

l'autre, les aiglons, les mit dans le sac, puis donna à Marco le signal de le remonter.

Ce ne fut pas sans angoisse qu'Antonio regarda en l'air, en songeant que sa vie dépendait d'une faible corde, placée entre les mains d'un homme capable de tout. Le fusil avait disparu. Au bout de quelques secondes, qui parurent au jeune homme des siècles, il se sentit tiré en haut avec force. Il remit donc les pieds contre le roc, et ne tarda pas à se retrouver à la place d'où il était parti.

Le vieillard le reçut avec une figure aussi calme que si rien ne s'était passé.

— Il y avait là une rude besogne, Signor, dit-il avec un sourire particulier.

— Oui, répondit Antonio, révolté du manque de cœur de Marco, et ce n'est pas de votre faute si je ne suis pas au fond du gouffre en ce moment.

A l'ouïe de ces mots, l'œil de Marco étincela, sa figure, hâlée par le soleil, devint pourpre. Il ne répondit rien, ramassa d'un air sombre ses effets dispersés sur le sol et se prépara au départ. En ce moment, on entendit dans les airs le cri : « Pfluluf! hié! hié! » qu'Antonio avait déjà entendu une fois. Marco, tout en maugréant, enjola son fusil. Une grande ombre plana au-dessus de nos chasseurs, c'était la mère des aiglons qui, tenant en ses serres la moitié d'un chamois, allait rejoindre ses petits. A peine Antonio l'eût-il distinguée, qu'un coup de feu partit du fusil du sombre Marco, et que l'aigle tomba dans l'abîme avec sa proie. Le vieux murmura quelque chose de fort semblable à un blasphème, remit son fusil sur l'épaule, et partit. Il ne prit point pour s'en aller le chemin par lequel il était venu, il prit tout justement la direction opposée. Antonio le suivit, dans un morne silence. Le sentier alpestre ne tarda pas à s'élargir et à devenir commode: ils quittèrent la lisière du roc, pour gravir une pente assez douce, de laquelle un chemin très praticable conduisait à la demeure de Marco. Bientôt ils firent une halte, au fond d'une vallée, dans un endroit où un filet d'eau limpide, venant des glaciers, formait un petit ruisseau. Là, le jeune homme lava son visage couvert de sang et de poussière, et éteignit la douleur brûlante de ses blessures, heureusement peu considérables. Durant tout le trajet, il ne fut pas proféré une syllabe. Antonio se livra à des réflexions peu avantageuses sur le père d'Annita, lorsqu'il put se convaincre que Marco avait choisi, à dessein et sans nécessité, le redoutable sentier pour se rendre à l'aire des aigles. (A suivre.)

— Pour qui t'affliges-tu? disait un sage à celui qui pleurait, penché sur un tombeau.

— Pour quelqu'un que je n'ai pas assez aimé quand il vivait.

— Que ferais-tu donc s'il t'était rendu.

— Ah! jamais je ne dirais un mot qui lui fit de la peine!

— Va donc, et traite ainsi ceux qui vivent, te rappelant qu'eux aussi mourront un jour.

Le colonel Hans Herzog, faisant une inspection au camp de Bière, questionne un soldat du train :

A quoi reconnaît-on qu'un cheval est malade?

C'est qu'il ne mange pas et regarde de travers.

Oui, mais enfin, n'y a-t-il pas un autre signe plus particulier?

Ma foi, voilà colonel, chez nous quand un cheval est malade, « y vient pâle!! »

Dernièrement, la place d'équarisseur était vacante dans la commune de M...

Une brave femme vient présenter son fils comme postulant et insiste beaucoup auprès de M. le

syndic pour que celui-ci le recommande à la municipalité.

Voyez-vous, disait-elle, si vous prenez mon fils, ces Messieurs seront bien soignés!!

Un mot d'enfant :

Monsieur se met à table avec quelques invités, et son petit garçon de 5 à 6 ans veut se mettre à sa place habituelle.

Ote-toi de là, lui dit son père, tu n'as pas la barbe assez longue pour dîner avec nous.

Le petit s'en va dîner dans un coin de la salle sur un escabeau.

Survient le chat, qui veut partager le repas du gamin, mais celui-ci lui dit d'un air d'autorité :

Ote-toi de là. Vas-t-en dîner avec papa, toi qui as de la barbe!!

C'était il y a quelques jours, dans un café de Lausanne.

Deux paysans demandent demi-pot de vieux.

On leur apporte une bouteille de 70 à laquelle il manque deux doigts pour que le vin atteigne le cordon de mesure.

— Dites-voir, dit l'un des consommateurs en s'adressant au cafetier, la bouteille n'y est pas?

— Pardon, Monsieur, répond poliment celui-ci, mais voyez-vous le vin de l'année dernière est si fort qu'il aura fait monter le cordon!!

La livraison de décembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Les landsgemeindes de la Suisse, par M. Eugène Rambert. — II. Les colons anglais dans la Nouvelle-Zélande, par M. Auguste Glardon. — III. Entre le bois et l'écorce. Proverbe en un acte, en prose, par M. Marc-Monnier. — IV. La révision de la Constitution fédérale, par M. Ed. Tallichet. — V. Chronique littéraire de Paris. — VI. Chronique italienne.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

Casino-Théâtre de Lausanne.

Direction de M. Ferdinand Lejeune.

Dimanche 17 décembre 1871.

LAZARE LE PÈRE

Drame en cinq actes, par J. BOUCHARDY.

Costumes neufs. — Style moyen-âge.

LES FEMMES QUI PLEURENT

Comédie en un acte du Gymnase.

On commencera à 7 1/4 heures très précises.

Dimanche 24 décembre, relâche.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELSILE.